



NEIL SMITH

# PROTÉINE VERT FLUO

(NOUVELLE)

alto

DU MÊME AUTEUR

*Boo*, Alto, 2015

*Big Bang*, Les Allusifs, 2008; Alto, 2016

Neil Smith

# PROTÉINE VERT FLUO

Traduit de l'anglais  
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Alto

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Smith, Neil, 1964-

[Bang crunch. Français]

Big bang

Traduction de : Bang crunch.

ISBN 978-2-89694-257-2

I. Saint-Martin, Lori, 1959- . II. Gagné, Paul, 1961- . III.  
Titre. IV. Titre : Bang crunch. Français.

PS8637.M565B3514 2016 C813'.6 C2016-940099-9

PS9637.M565B3514 2016

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier  
le Conseil des arts du Canada et la Société de développement  
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt  
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**  
Funded by the Government of Canada

© Neil Smith, 2007

Titre original : *Bang Crunch*

Publié en accord avec Alfred A. Knopf Canada,  
une division de Penguin Random House Canada Limited.

Illustration :

Naoto Hattori, *Genesis*  
([www.naotohattori.com](http://www.naotohattori.com))

ISBN 978-2-89694-257-2

© Éditions Alto, 2016

*Pour Christian Dorais*



Le génome humain : Roubi-Dou déblatère à n'en plus finir sur le sujet. Nous sommes au parc Westmount. Je perfectionne mes crochets ; lui est avachi sur un banc, au bord du terrain de basket.

Roubi-Dou, quelle surprise, a un livre à la main. C'est un type courtaud et maigrichon. Du moins par rapport à moi.

— Ce serait incroyable, dit-il en se grattant l'aisselle, de disposer d'une carte des milliers de gènes que renferme notre corps, non ? De suivre chacun jusqu'à sa source. De découvrir des traits cachés.

Pas plus tard qu'hier, la mère de Roubi-Dou m'a dit que son fils était un enfant doué. Se faire traiter d'enfant à dix-sept ans, ce ne serait pas plutôt une insulte, par hasard ? J'ai dix-sept ans, moi aussi. Mon principal talent ? Faire tourner un ballon sur le bout de mon index.

Je réussis un basket depuis le centre du terrain et Roubi-Dou laisse entendre le faux rugissement de la foule – le ouaaah étouffé – que je lui ai enseigné. Je m'approche de lui en dribblant.

— Mettons que tu possèdes le gène capable de faire de toi un prodige de la musique, dit-il en cillant sous le

soleil de juillet. Sauf que tu n'es pas au courant parce que tu n'as jamais été mis en présence d'un piano. Le gène du génie musical, au contraire de celui du nanisme ou des cheveux roux, n'a pas d'effets visibles. On ne le détecte qu'à certaines conditions.

Non loin des terrains de basket, une troupe de théâtre répète *Roméo et Juliette*. De temps en temps, la voix de Roubi-Dou est noyée sous celle d'un taré en collant qui gueule «Il m'est né d'un prodigieux amour» ou autre chose d'aussi inepte. Roubi-Dou ne semble même pas s'en apercevoir. Il radote à propos de certains gènes qui sont comme des dossiers top secret auxquels on n'a accès qu'à condition de posséder une autorisation spéciale. Ma mère a déjà affirmé que l'alcoolisme était héréditaire et que nous étions peut-être tous deux porteurs du gène. Je dis donc à Roubi-Dou que je ne tiens pas plus que ça à ouvrir ces dossiers secrets.

— Ça vaut probablement mieux.

Roubi-Dou m'examine comme s'il préparait un travail de sciences sur l'adolescent moyen d'aujourd'hui.

— Tu sais, Hippie, des fois, t'es un sacré récalcitrant.

C'est quoi, un récalcitrant ?

— Va chier, dis-je.

De mon vrai nom, je m'appelle Max. Roubi-Dou, lui, m'appelle Hippie. Le surnom révèle une intention ironique. J'ai les cheveux coupés très court, je porte des polos décorés d'un petit alligator et je fais partie d'une équipe de basket. J'appelle René-Louis Robidoux par son nom de famille, prononcé comme Scoubidou. Nous nous sommes rencontrés au début de l'été lorsque ma mère et moi avons quitté Saint-Bruno pour Westmount.

Tous les après-midi, je venais m'entraîner, et Roubidou lisait dans le parc. Il avait l'air si absorbé que ça m'embêtait. Un jour, j'ai volontairement lancé le ballon sur lui. Son livre a volé dans les airs.

En lui présentant mes excuses, j'ai ramassé le livre et je l'ai dépoussiéré un peu. Sur la jaquette il y avait une tronche de singe moustachu.

— Ça parle de quoi? lui ai-je demandé en le lui tendant.

— *Le troisième chimpanzé*, a-t-il expliqué, traite de l'évolution et de la génétique, de l'apparition du langage et de l'art. Sans oublier la sexualité, a-t-il ajouté.

— La sexualité?

— Ouais. Comment se fait-il, par exemple, que les femmes ne sachent pas qu'elles ovulent? a-t-il demandé avec le plus grand sérieux. Pourquoi les hommes ont-ils la queue longue et les couilles petites par rapport aux chimpanzés?

J'ai appuyé le ballon sur ma hanche.

— Tu te fous de moi?

Sa bouche a esquissé un sourire. C'est alors que j'ai remarqué ses yeux : un brun et un bleu. Comme en ont certains huskys de l'Alaska.

Nous sommes venus à Westmount, ma mère et moi, parce qu'elle avait décidé de refaire sa vie. Il lui fallait de la nouveauté de A à Z. Un nouveau boulot : associée dans une clinique privée de dermatologie. Un nouvel amoureux : une pauvre cloche d'anesthésiste prénommé Brian qui m'appelle « mon pote » et suçote des cure-dents en public. Une nouvelle couleur de cheveux :

« Flamboient péruvien » (teinte qui s'apparente à celle des chips barbecue). Un nouveau groupe des Alcooliques anonymes, celui de Westmount, où elle va toutes les semaines.

Nous habitons au dernier étage d'une grande maison en briques voisine du YMCA. Dans l'appartement, il y a un couloir super long qui ressemble à un bowling en bois blond. Autre détail génial : la fenêtre de ma salle de bains privée est équipée d'un vitrail qui transforme le simple acte de pisser en expérience religieuse.

Un soir, en rentrant de Passion des fruits, l'épicerie où je travaille comme commis à temps partiel, je trouve ma mère en train de se pomponner pour un rendez-vous galant. Elle grimace dans un miroir du couloir.

— Mes canines, dit-elle, font saillie comme des loges à l'opéra.

En accrochant ses boucles d'oreilles sautillantes, elle me demande si Brian me rappelle mon père.

— Le poitrail d'ours, le menton pointu... Tu sais bien.

— Peut-être, dis-je. Sauf que Brian n'est pas un macchabée dont la veuve a déjà recommencé à s'envoyer en l'air.

Soudain, ma mère est de la même couleur que ses cheveux.

— Espèce de petit merdeux ! crache-t-elle. Je t'interdis de me dire comment vivre mon deuil.

Je mens :

— Excuse-moi, maman. C'était juste une blague.

Elle me lance une boucle d'oreille. Elle rate la cible de loin.

Il y a deux ans, mon père est mort d'un anévrisme cérébral. Il s'est écroulé sur la glace en se préparant à tirer. Il adorait le curling, mon père. À la blague, il a un jour dit qu'il aimerait qu'on entrepose ses cendres dans une pierre de curling évidée.

Devinez ce que ma mère a décidé de faire.

— C'était juste une plaisanterie, pour l'amour du ciel, me suis-je écrié avant de pousser de bizarres petits glapissements.

Ma mère m'a saisi par les épaules, et elle a serré si fort que mes larmes se sont aussitôt tarées.

— Écoute-moi bien, Max, a-t-elle dit d'une voix étrange, à mi-chemin entre le chuchotement et le cri. Rigoler un peu, ça fait du bien. Tu m'entends ?

Je ne me suis pas obstiné. Je ne tenais surtout pas à la stresser davantage : elle risquait de retomber sous la coupe de ses bons vieux amis, MM. Chardonnay et Sauvignon blanc. Deux semaines après les funérailles, j'ai trouvé ma mère dans la cuisine, pâle et tremblante. Elle tenait une sorte de tire-bouchon démentiel à deux bras, le genre de truc dont se servent les avorteurs.

— Qu'est-ce que tu fais, maman ?

J'avais la voix toute petite, puérile. Effrayée.

— Rien, mon chou, a-t-elle marmonné.

C'est alors que j'ai aperçu la bouteille de vin sur le plan de travail. Depuis l'encadrement de la porte, j'ai vu ma mère la déboucher, s'en verser un verre et jeter le reste – glou, glou, glou – dans l'évier. Puis elle a saisi le verre, y a plongé le nez... et s'est contentée de renifler.

Elle m'a tendu le verre en sortant de la cuisine d'un pas traînant. J'ai pris une gorgée – ça goûtait la migraine liquide – et j'ai balancé le tout dans un vase où finissaient

de se faner des fleurs rapportées du salon funéraire.

— Remarquable, dit Roubi-Dou en voyant la pierre de curling posée sur la commode de ma mère, pareille à un presse-papiers aux proportions éléphantiques. Je peux la prendre ?

Je fais signe que oui. Il soulève délicatement la pierre par sa poignée recourbée et s'assoit avec elle dans un fauteuil en cuir. Il promène ses mains sur la surface en granit, d'un gris bleuâtre moucheté de blanc.

Avant Roubi-Dou, je n'avais parlé à personne de la pierre de curling : avoir comme père un génie incinéré et enfermé dans une bouteille, c'est drôlement embarrassant.

— Parle-moi de lui, dit Roubi-Dou.

Assis sur le lit de ma mère, je m'exécute. Mon père enseignait la littérature anglaise au cégep. Devant mes amis, il utilisait des expressions comme « nom d'une pipe » et « sapristi » à seule fin de me faire honte.

— Continue, Hippie, insiste Roubi-Dou.

Je m'avance d'un pas incertain sur la voie des souvenirs en ayant soin d'éviter quelques nids-de-poule, par exemple les effets que l'alcoolisme de ma mère avait sur papa.

— Vu qu'il a grandi en Alabaaama, il parlait d'une voix traînante et nasillarde. Quel moulin à paroles, en plus ! Il babillait sans arrêt. Je finissais par l'oublier, comme la musique d'ascenseur. Après sa mort, la maison est devenue très tranquille. Je me suis mis à regretter le bruit de fond de sa voix.

Je n'ai pas l'habitude de faire de pareilles confidences. Avec Roubi-Dou, c'est différent, et je jure qu'il a les yeux tout larmoyants. Pendant deux ou trois secondes, j'éprouve la même sensation qu'à la mort de mon père – celle d'avoir un éclat de tibia planté dans le cœur. Mais alors, je jette un coup d'œil à Roubi-Dou et j'éclate de rire.

— Quoi? demande-t-il. Qu'est-ce qu'il y a de si drôle?

Il berce et flatte la pierre de curling comme si c'était un putain de chat. Je la lui enlève et la remets à sa place sur la commode. Puis je saisis Roubi-Dou – il ne pèse pas plus lourd qu'une fille – et je le jette sur le lit de ma mère.

— Aïe, dit-il. Aïe!

Depuis le salon, ma mère hurle :

— Pas de chamailleries.

Comme si nous avions encore dix ans.

La maison de Roubi-Dou est grande et sombre, encombrée de vieux meubles inconfortables montés sur des pieds ouvragés. Les murs sont tapissés de sinistres photos sépia de parents morts.

Il m'a invité à un barbecue organisé dans la cour de ses parents. Je m'attendais à des hamburgers et à des hot-dogs. Nous avons plutôt droit aux services d'un traiteur. Un plateau de canapés fins à la main, des serveurs se faufilent parmi les invités. Certains hommes portent un costume de lin et un nœud papillon. On a embauché une violoniste. Hormis deux mal élevés de six ans qui s'amusent à lancer un frisbee à la tête de la musicienne, je suis le plus jeune de l'assemblée.

Pour profiter d'un peu d'intimité, Roubi-Dou et moi mangeons notre dessert – de la tarte au sucre – dans sa véranda fermée par une moustiquaire. Il chante les louanges d'un freak de première, un dénommé Nicholas Pop, artiste américain qui transfère des gènes d'une espèce à l'autre.

— Il a isolé la protéine vert fluo qui permet aux méduses du nord-ouest du Pacifique de luire dans le noir, dit Roubi-Dou en agitant sa fourchette. Et tiens-toi bien : il a injecté le gène dans le zygote d'un cochon d'Inde. En plein dans son ADN.

Son visage s'illumine et, pendant qu'il parle, son genou gauche tremble. Devant ce spectacle, je me rends compte que mes anciens amis de Saint-Bruno jugeraient Roubi-Dou pour le moins bizarre.

— À la lumière du jour, il a l'air parfaitement normal – un simple cochon d'Inde albinos. Un peu de lumière ultraviolette, par contre, et il prend une curieuse teinte vert fluo toute luisante.

— Pourquoi qualifier ce cinglé d'artiste? Faire briller un rongeur dans le noir, c'est de l'art?

— Ça dépend, bredouille Roubi-Dou, la bouche pleine de tarte.

Il déglutit bruyamment.

— Et si l'art consistait à trouver la beauté là où on ne l'attend pas?

Ce M. Pop a un site Internet : [www.chimera.com](http://www.chimera.com). Roubi-Dou lui a envoyé un message admiratif et l'autre lui a répondu. Comme il prononcera sous peu une conférence à Montréal, il a envoyé deux billets à Roubi-Dou. Celui-ci les sort de sa poche et m'en tend un.

— Je te l'offre, Hippie, dit-il en me tapotant le genou. C'est ma façon à moi de te remercier d'écouter mes élucubrations délirantes.

Le billet est vert fluo. D'un côté, il y a la date de la conférence et l'adresse du cinéma ; de l'autre, un mot que je prononce à voix haute :

— Brillez.

Mon père aurait voulu que nous claquions l'argent des assurances en mangeant au restaurant, plaisante ma mère. Chaque jeudi soir, nous nous rendons donc dans un nouvel établissement – indien, éthiopien, thaï, mexicain, peu importe – et nous commandons des aliments qui, d'ordinaire, ne franchiraient jamais nos lèvres. Ce soir, je termine une chaudière de fèves et une caille farcie aux pommes et au thym ; ma mère s'envoie des escargots au fromage de chèvre et des huîtres. Nous sommes dans un bistrot français tout simple, où il y a une douzaine de tables. Sur la nappe jaune, on voit des tournesols et des créatures qui ressemblent étrangement à des bousiers.

Pendant que je consulte la carte des desserts, ma mère me demande ce que je pense de mon travail d'été.

— Aujourd'hui, j'ai vidé un plein cageot d'aubergines. Tu as déjà remarqué comme elles sont jolies avec leur ventre rond de bouddha tout mauve ?

Je m'efforce de trouver la beauté là où on ne l'attend pas, mais ma mère me regarde d'un drôle d'air.

— Où est passé mon fils, Béotien Les gros bras ?

C'est ainsi que m'appelait mon ex-petite amie, Madison O'Connor, même devant ma mère.

— Tu as des nouvelles de Madison? demande ma mère.

Je secoue la tête.

Madison portait un parfum qui sent la poudre aux fraises qu'on dilue dans le lait. Après son départ pour Chicago, j'en ai acheté une boîte à seule fin de me souvenir d'elle. Lorsque je l'ai terminée, nous avons pratiquement cessé de nous écrire.

— Certaines relations meurent de leur belle mort, dit ma mère en poussant un soupir mélodramatique, à la manière d'une actrice de théâtre.

— Bon, qu'est-ce qui ne va pas?

Avec sa serviette en papier, elle fait un peu d'origami. Puis elle se décide :

— Brian m'a demandé de l'épouser.

Soudain, la caille commence à jouer du bec dans mon ventre. De toute évidence, elle a l'intention de sortir.

— Je vais refuser, dit ma mère en voyant mon air ahuri. Nous nous fréquentons depuis seulement quatre mois.

Elle passe la main dans ses cheveux.

— Brian est adorable, mais aussi... un peu rasoir. Tu en connais beaucoup, des anesthésistes qui n'ont pas besoin de médicaments pour endormir leurs patients?

Elle rit de sa propre plaisanterie, pousse le hennissement caractéristique qui découvre ses plombages.

Je m'en veux de l'avoir embêtée avec Brian.

— Je crois que tu as eu raison de recommencer à sortir.

Maman soulève un sourcil inquisiteur.

— Mais non, je t'assure.

Je me demande si je pense ce que je dis.

— Papa approuverait.

Ça, au moins, c'est la vérité.

Je me sens un peu coupable de le mêler à cette histoire. Ma mère se contente de sourire au-dessus de ses coquilles d'huître qui lui font un bol de castagnettes.

Le soir même, j'entends ma mère bavarder dans sa chambre, porte close.

— Mille jours de sobriété...

Je me dis qu'elle est au téléphone avec une de ses copines fofolles. Puis elle ajoute :

— Tu te rends compte, Carl?

Elle parle à la pierre de curling.

Le vendredi, j'ai congé. Vers midi, on sonne à la porte. J'appuie sur l'interphone et la voix grésillante de Roubi-Dou retentit :

— Est-ce que Max peut venir jouer avec moi?

Il me fait visiter les coins de Montréal qu'il préfère. Devant la station de métro Square-Victoria, il me montre des lampadaires : deux monstruosités vert lézard aux yeux jaune pisse, toutes en courbes. Des extraterrestres qui envahissent une petite ville de banlieue dans un film d'horreur des années cinquante. Dans un immeuble voisin, nous montons dans son ascenseur favori : on dirait une sorte de cage d'oiseau actionnée par un vieux croulant aux épaules couvertes de pellicules. Jusqu'au sommet, le type annonce les étages dans une sorte de gargouillis bilingue :

— Troisième fleur... Quatrième fleur...

Plus tard, nous descendons une rue sinueuse où les pavés font saillie sous l'asphalte. Il y a, coincée entre deux triplex en briques, une minuscule maison en bois que Roubi-Dou tient absolument à me faire voir. Couleur caramel, elle a de gros volets et un toit en bardeaux. Si nous sonnons à la porte, ce sont Hansel et Gretel qui ouvriront.

Un peu plus bas, nous aboutissons à un petit parc dans lequel se trouve une statue en béton d'un chien qui dort. Roubi-Dou lui caresse la tête et demande :

— Et toi, Hippie, qu'est-ce que tu aimes ?

Rien ne me vient à l'esprit. Alors je réponds :

— Me promener avec mon ami arriéré.

Roubi-Dou se fend d'un large sourire, comme si je venais de lui faire le compliment suprême.

Vers les six heures du soir, nous nous aventurons au centre-ville. On a fermé les rues pour le Festival de jazz, et des centaines de personnes vont et viennent. On a érigé une scène devant le Musée d'art contemporain. Nous nous laissons choir sur un des rares coins de pelouse inoccupés. À côté de nous se trouvent deux punks : un garçon aux cheveux mauves et une fille aux cheveux bleus. Ils ont l'un et l'autre les sourcils rasés. Roubi-Dou montre du doigt le rat apprivoisé perché sur l'épaule de la fille.

— Tu te crois unique, Hippie, dit-il, mais décompose ton génome et tu te rendras compte que ton être repose sur les mêmes fondations que celui de ce rat.

Je suis sur le point de lui dire que je ne me crois pas unique du tout, mais je me retiens : la journée qui s'achève a été si parfaite que je me surprends à me croire effectivement unique.

Roubi-Dou affirme que le rat et moi avons été l'un et l'autre conçus à partir du même ensemble de blocs Lego de luxe.

— Tout ce qui change, explique-t-il, ce sont les pièces retenues et l'ordre dans lequel elles sont emboîtées.

Sur la scène, une chanteuse hermétiquement scellée dans une robe moulante ondule au-dessus du micro. Allongé dans l'herbe, j'écoute sa voix basse et graveleuse évoquer l'amour et la perte, tandis que Roubi-Dou, d'une voix aiguë et enjouée, continue de parler de la vie et des blocs Lego.

Nous jouons à deux contre un : j'affronte Roubi-Dou et la nourrice de *Roméo et Juliette*. Si Charlotte, jolie fille de vingt ans, n'a pas hérité du rôle de Juliette, c'est probablement parce qu'elle est noire et grassette.

— Allez, grouille ton petit cul rachitique, crie-t-elle à Roubi-Dou en lui lançant le ballon.

Il la regarde d'un air stupéfait. Lorsqu'on la rappelle pour la répétition, le t-shirt de Roubi-Dou est mouillé par endroits : on dirait un des tests de taches d'encre qu'utilisent les psys. Il s'écroule par terre.

— Ça suffit, souffle-t-il. Que Dieu ait pitié de mon petit cul blanc.

Nous allons chez moi pour manger et regarder son film préféré, *2001 : l'odyssée de l'espace*. Dans la cuisine, ma mère agite une cuillère en bois dans une marmite.

— *Salut, Max. Salut, Roubi-Dou, dit-elle. Je vous fais du chili ce soir, les gars\**.

Je suis contrarié pour deux raisons. Premièrement, je suis le seul à appeler René-Louis Roubi-Dou. Deuxièmement,

pourquoi faut-il toujours qu'elle m'humilie en employant son français merdique ?

Ma mère prend un peu de chili dans une cuillère et la porte à la bouche de Roubi-Dou.

— *Délicieux\**, bredouille-t-il.

Il a un peu de sauce sur le menton et ma mère l'éponge avec un linge à vaisselle, un bras sur ses épaules. Puis elle lui ébouriffe les cheveux. Elle a toujours été démonstrative, ce qui me plonge parfois dans un embarras mortel.

Roubi-Dou la fixe d'un air timide.

— Vous regardez le film avec nous, Peggy ?

Peggy répond qu'elle ne peut pas. Dans cinq minutes, elle part à sa réunion des AA.

Elle dit AA comme elle dirait bébé.

Roubi-Dou a l'air un peu troublé.

— Ah bon ? dit-il. Euh, je suis désolé.

— Pas la peine, insiste ma mère. Je n'ai pas bu une goutte d'alcool depuis des années.

Puis :

— Comme je suis médecin, tu es surpris.

— Non, non, répond-il.

— Certains médecins boivent même au travail. Le serment d'Hippocrate, tu sais, c'est souvent un serment d'hypocrite.

Elle pousse son hennissement coutumier.

Pendant que je nous verse de l'eau, Roubi-Dou, redevenu savant fou, déclare qu'il a lu quelque part que l'alcoolisme est une maladie.

Plutôt de l'automutilation, me dis-je. Un jour, ma mère est venue me chercher chez les scouts dans un état d'ébriété avancé. Par la suite, le chef scout me demandait chaque fois comment était « ma vie à la maison », comme s'il était impatient d'appeler la Direction de la protection de la jeunesse.

Pendant que ma mère jacasse, j'annonce que Roubi-Dou va prendre une douche. Dès qu'il est dans ma chambre, ma mère me demande :

— Mon alcoolisme te gêne encore ?

Elle brandit la cuillère de bois.

— J'ai appris à l'accepter, dit-elle. Tu devrais en faire autant.

La huitième étape du programme qui en compte douze, apparemment.

— Ce qui me gêne, dis-je, c'est que tu tripotes Roubi-Dou.

Pour être méchant, j'ajoute :

— T'es pas un peu trop vieille pour lui ?

Elle me dévisage et éclate de rire.

— Tu me tues, petit, dit-elle.

Après le départ de ma mère, j'ôte mon t-shirt trempé de sueur et j'ouvre la porte de ma chambre. De petites flaques d'eau vont de ma salle de bains à ma commode. Roubi-Dou se peigne devant le miroir. À ses pieds, il y a un polochon d'où sortent des vêtements pêle-mêle.

Je passe derrière lui. Il a noué une de mes serviettes de plage autour de sa taille et des gouttes d'eau perlent sur son dos. Sa nuque est tapissée de petits poils blonds.

— Alors, ton petit cul blanc est tout propre? dis-je.

Pour rire, je lui arrache la serviette. Je suis sur le point d'ajouter : *Pour être rachitique, il est rachitique*. Mais à la vue de sa nudité, je sens les mots se coincer dans ma gorge.

Dans la glace, Roubi-Dou m'observe, les pupilles de la taille de pièces d'un cent. Nous nous fixons l'un l'autre, comme pour un concours. D'où l'impression que j'ai de perdre en clignant et en détournant les yeux.

Il dépose son peigne et se retourne lentement. J'aperçois son œil bleu d'abord, le brun ensuite. Il lève le bras, agrippe mon biceps gauche.

Serre.

Je m'éloigne.

— C'est l'heure de la douche, bredouillé-je.

Je me précipite dans la salle de bains, verrouille la porte.

Je prends une longue douche à l'eau froide. Lorsque je ferme enfin les robinets, j'ai l'impression d'être encore tout en sueur.

Dans la scène d'ouverture, on voit un anthropoïde assommer un sanglier d'un coup de gourdin.

Chacun de son côté du canapé, Roubi-Dou et moi regardons *2001*. D'une voix qui se brise comme celle d'un garçon de treize ans en pleine crise de puberté, Roubi-Dou dit :

— C'est bien que ta mère aille chez les AA.

— Oui, oui.

Les yeux rivés sur l'écran, j'enfourne le chili à grandes cuillérées.

Dans une autre scène, un vaisseau spatial se dirige vers la Lune. Une agente de bord porte des chaussures aux semelles en Velcro pour rester ancrée au sol.

Plus tard, lorsque Roubi-Dou repart enfin, je déambule dans l'appartement à la manière de cette femme. À petits pas prudents et mesurés, pour ne pas partir en apesanteur.

Les jours suivants, Roubi-Dou est à Québec, où il assiste au mariage de sa sœur. J'empile des bettes à carde et des *pak-choï*s, des tangerines et des mangues.

Je téléphone à Pete, un ami de Saint-Bruno, et nous allons patiner sur l'un des sentiers qui parcourent le Plateau en tous sens. Pete est grand et dégingandé ; il a les cheveux roux et des taches de son. En rollers, il a l'air d'une girafe sur roulettes.

Nous achetons des hot-dogs noyés sous la choucroute que nous dévorons assis à la terrasse d'un snack. D'un geste de la tête, Pete désigne deux filles attablées un peu plus loin.

— Des chattes en chaleur, chuchote-t-il.

Son expression pour parler des filles en quête de sensations fortes.

Je les regarde. Derrière elles, j'aperçois une ruelle où tous les duplex sont équipés d'un escalier en colimaçon qui va du sol jusqu'au dernier balcon.

Au cours de notre promenade, Roubi-Dou a comparé les escaliers extérieurs en colimaçon de Montréal à des brins d'ADN.

Je me demande ce qu'il fait en ce moment précis. À quoi pense-t-il ? Puis je me rends compte que ce sont

des réflexions de tapette. Il est grand temps que je me réveille.

Nous allons donc parler aux filles, Pete et moi. Je fais des blagues. J'arbore un grand sourire niais. Pour faire l'intéressant, je marche sur les mains, rollers aux pieds. Le t-shirt en accordéon, le sang à la tête et l'estomac retourné à cause du hot-dog qui y exécute des sauts périlleux, je me sens presque normal.

L'année dernière, j'ai assisté à une soirée organisée par Charlie Deller, qui joue au basket pour une autre école. Nous avons fini par nous retrouver dans le bureau de son père, Charlie et moi. Au bar, il nous a servi un verre de crème de menthe, liqueur qui goûte le rince-bouche concentré. Charlie avait un peu trop bu. Il venait de se vanter de parvenir à soulever quatre-vingts kilos en position couchée quand il s'est penché sur moi et m'a léché la joue comme si j'étais une putain de crème glacée.

— Tu as une jolie peau, a-t-il dit juste avant l'arrivée de sa petite amie.

Une semaine plus tard, mon équipe a affronté la sienne. En me voyant, Charlie Deller a lancé :

— Comment ça va, mon vieux ?

Comme si de rien n'était. Comme si lécher le visage d'un autre garçon n'était pas un truc de pédé.

Charlie a décidé d'oublier l'incident. Brillant parce que, maintenant, chaque fois que je tombe sur lui, j'ai presque l'impression d'avoir tout imaginé.

Samedi après-midi, je suis au parc, où j'enfile quelques smashes, lorsque Roubi-Dou arrive sur sa bicyclette bringuebalante, un sac accroché à son dos. Je vais le saluer, le ballon pressé contre mon ventre. Je l'interroge sur les noces.

— Une fête guindée, prétentieuse, dit-il. Je ne me marierai jamais.

Il sourit et j'ai la chair de poule. Sa décision de ne pas prendre épouse a peut-être un sens caché. Je baisse donc les yeux sur une petite fourmilière qui pousse dans une fissure du béton. Je l'écrase du pied.

Roubi-Dou desserre le cordon qui ferme son sac à dos et en sort un gros paquet emballé dans du papier d'aluminium.

— Pour toi, dit-il en me le tendant.

Je reste planté là, les yeux rivés sur la boîte, la gorge aussi sèche qu'une chips de maïs.

— Vas-y. Ouvre-le.

Il frotte ses paumes contre son jean pour en essuyer la sueur.

J'arrache le papier. C'est une boîte à chaussures. À l'intérieur, il y a des baskets de marque Riko – rayures rouge pompier et semelles à bulles d'air – qui me tirent la langue.

— Ce n'est pas mon anniversaire.

— Et alors? dit Roubi-Dou. Essaie-les. Tu chausses du neuf et demi, non?

Je m'assois sur le banc, me débarrasse de mes vieilles godasses et lace les nouvelles. Je parcours le terrain au pas de course en songeant : *Bon. Il t'a offert un cadeau. Et après?*

— Elles me vont comme un gant.

— Regarde-toi un peu, dit Roubi-Dou en souriant. On jurerait la Cendrillon du basket.

Je le foudroie du regard.

— Répète ça pour voir.

— Quoi?

De la voix sifflante et rageuse que ma mère prend avec moi, je déclare brusquement :

— Je n'ai rien d'une Cendrillon, d'accord?

— D'accord, d'accord, réplique Roubi-Dou.

Mais alors il prend un air narquois.

— Tu dois quand même admettre que, comme prince charmant, je me pose un peu là.

La colère me brûle.

J'arrache ma chaussure gauche et la lance contre le sol. La droite, je la jette, fort, à la tête de Roubi-Dou, qui la reçoit en pleine figure.

Il grimace, porte la main à son nez.

Je reste là, honteux, pareil à un garçon de dix ans qui vient de piquer une crise en public.

Roubi-Dou baisse la main. Je m'attends à des torrents de sang, mais il n'y en a pas. Malgré tout, il a le nez enflé, les yeux rouges et larmoyants.

Il s'avance vers moi.

Je contemple mes chaussettes. Je m'attends à ce qu'il me cogne. Je l'espère, en fait. Il continue sa route, son épaule frôlant la mienne.

— De rien, marmonne-t-il tout bas.

De retour à la maison, je fourre les chaussures sous mon lit, en compagnie de mes vieux puzzles, de mes dinosaures miniatures et de mes trophées.

Nauséux et étourdi. Voilà comment je me sens. Comme si mes organes – mon cœur, mon estomac et mon hypophyse – étaient fixés à un manège de foire foraine.

Je m'étends sur mon lit.

J'essaie de réfléchir. De rester calme. De raisonner.

La preuve que je ne suis pas homo? Une fois, j'ai couché avec Madison. Le romantisme n'a pas été au rendez-vous. Et après? Nous avons d'abord pris un bain ensemble, et elle avait versé dans l'eau une grande quantité de poudre moussante. Le produit avait laissé sur notre peau une pellicule savonneuse dégueulasse. Néanmoins, toutes les parties de mon corps ont fonctionné comme prévu. J'ai eu l'impression de faire de la gymnastique au cours d'éducation physique.

Ai-je envie de faire de la gymnastique avec Roubi-Dou? me demandé-je.

Je suis parfaitement dégoûté. De moi-même, d'abord, car je m'en veux d'avoir fait du mal à Roubi-Dou. De Roubi-Dou, qui a osé laisser entendre que je suis sa princesse.

De moi, surtout, parce que, après avoir blessé Roubi-Dou, j'ai eu envie de le serrer dans mes bras.

Plus tard, on frappe à ma porte.

— Va-t'en! lancé-je à l'intention de ma mère.

Elle entre quand même en se vaporisant la nuque d'eau de toilette. Elle porte une blouse qui fait penser

au tissu ajouré dont on se sert pour faire des napperons. La semaine dernière, elle a éconduit Brian. Aujourd'hui déjà, elle a rendez-vous avec un type qu'elle a « rencontré » en chattant sur Internet.

— Je suis belle ?

Je réponds qu'elle a trop de rouge à lèvres (c'est un mensonge), et elle pose un baiser sur un kleenex.

— Tu sais, j'imagine, qu'il y a des types qui séduisent les femmes par Internet et les vendent comme esclaves.

En débarrassant sa jupe d'un grain de poussière invisible, elle répond :

— Tu sais, Max, il faut parfois accepter de courir des risques.

J'ai envie de lui dire : *N'y va pas*. Je ne crains pas que son prétendant soit un boucher armé d'une hache. Je n'ai pas non plus peur qu'elle rencontre quelqu'un d'autre et oublie mon père. Je n'ai même pas l'intention de lui parler de ce qui m'accable. J'aimerais juste qu'elle soit là. Qu'elle aille et vienne dans l'appartement, comme le font les mères, pendant que je broie du noir dans ma chambre.

Elle se penche, m'embrasse le front.

— Tu sors toujours avec René-Louis, ce soir ? demande-t-elle.

Je hausse les épaules. La conférence du type qui fait luire des saletés de rongeurs dans le noir est à sept heures. Le billet vert fluo est punaisé à mon tableau.

Après le départ de ma mère, je me sers un bol de Cheerios. Mais je n'ai pas d'appétit. Je laisse donc les petites bouées de sauvetage flotter dans le lait.

Je parcours l'appartement. Me laisse dériver d'une pièce à l'autre. J'aboutis dans la chambre de ma mère,

où je feuillette *Roméo et Juliette*, que j'ai aperçu dans sa bibliothèque. C'est l'exemplaire qu'avait mon père à l'école. Les pages sont cornées, défraîchies. Il a crayonné ses commentaires dans les marges.

Dans le deuxième acte, il a écrit : « L'amour n'est pas un jeu de mots. Ce sont des mots qui jouent, des mots qui, à la récréation, s'accrochent aux barres de suspension. »

Non mais qu'est-ce que c'est que cette merde ?

Soudain, je suis furieux contre mon père. Pourquoi est-il aussi cryptique ? Pourquoi n'est-il pas là pour me remettre dans le droit chemin ? Pourquoi est-il raide mort ?

La pierre de curling à la main, j'entre dans le couloir qui fait penser à un bowling. Je la lance si fort que, en butant contre le mur du fond, elle écaille la peinture et creuse un trou monstrueux.

Je m'assois par terre.

J'enfonce mes doigts dans le coin de mes yeux pour m'empêcher de brailler comme un bébé.

Sans succès.

Quand j'avais treize ans, j'ai vu mon père pleurer.

Nous étions au chalet, sur le lac Danforth. J'avais été cueillir des framboises. En rentrant, j'ai entendu la voix de ma mère, sa voix tonitruante, sa voix gin tonic. Elle était sur le patio en compagnie du couple d'Allemands qui occupait le chalet voisin.

En m'apercevant, elle s'est écriée :

— Tiens, voilà mon bébé !

Pour m'éloigner d'elle, je suis descendu sur le ponton. Mon père était assis dessus, les pieds dans l'eau. Je me suis avancé à pas furtifs dans l'intention de le faire sursauter. Avant que j'aie eu le temps de crier «Aaaah!», le bois a craqué et mon père s'est retourné.

Il avait les joues humides, les yeux injectés de sang, le nez morveux.

J'étais terrifié.

Je me suis malgré tout assis à côté de lui. J'ai plongé les pieds dans l'eau. Des têtards de la taille de kiwis me mordillaient les orteils.

— Tu la détestes, hein? ai-je fini par demander. Tu la hais à mort.

— Non, Max, a-t-il répondu en essuyant sa morve du revers de la main. Si je pleure, c'est justement parce que je l'aime à mort.

Lorsque j'arrive à Ex-Centris, le cinéma où Nicholas Pop prononce sa conférence sur les rongeurs luisants, il est sept heures et demie. Devant l'immeuble, une douzaine de manifestants déambulent sur le trottoir. Ils portent des colliers qui luisent dans le noir et brandissent des pancartes: *BRILLER, C'EST PAS BRILLANT\** et *REMEMBER DR. FRANKENSTEIN!*

Le gros type qui monte la garde refuse de me laisser passer, mais j'agite mon billet sous son nez et il s'écarte. Ex-Centris se compose d'un long foyer au sol de pierre et au plafond de verre, sur lequel donnent trois salles. La guichetière me signale que je suis en retard et m'indique la salle Fellini.

Je me glisse dans la pièce faiblement éclairée. Sur la scène, un type habillé en noir parle. Je balaie l'auditoire des yeux – il doit bien y avoir au moins deux cents personnes – et j'aperçois enfin la tête de Roubi-Dou, loin devant.

Tandis que je m'approche, le conférencier – Pop, bien sûr – affirme :

— Je me fous de l'esthétique. L'esthétique est à mon œuvre ce que la primatologie est aux singes.

Les spectateurs rigolent. Roubi-Dou aussi, jusqu'à ce qu'il me voie venir vers lui. Après avoir piétiné dix-sept pieds avec mes Riko, je me laisse tomber sur le siège à côté du sien.

— Salut, dis-je.

— Tiens, tiens, tiens, qui va là? marmonne-t-il sans quitter la scène des yeux. La vilaine demi-sœur de Cendrillon en personne.

— Pour vous servir.

J'ai dans la bouche un goût crayeux, comme celui d'une aspirine à moitié dissoute. Je me tourne vers la scène. C'est à ce moment que j'aperçois le cochon d'Inde albinos. Il est dans une sorte de clapier en plastique transparent posé sur la table à côté de Pop.

— Depuis des millénaires, l'homme modifie l'évolution des plantes et des animaux. En concevant des hybrides, je ne crée donc aucun précédent social, déclare Pop, dont la voix est amplifiée par un micro caché.

C'est un prêcheur qui porte un bouc et un pantalon de cuir, façon rockeur. Il évoque les méduses, la mutation, les enzymes. Sur un écran posé derrière lui défilent des images : boîtes de Pétri, chromosomes X et Y et tout le bazar.

À peine si je fais attention à ce qu'il raconte. J'écoute plutôt le souffle de Roubi-Dou. Voici ce que j'entends faire : lui demander pardon, lui dire qu'il est un super garçon et un ami précieux, mais seulement un ami. Puis suivre l'exemple de Charlie Deller et faire comme si rien n'était arrivé.

Pop sort le cochon d'Inde de son clapier. Les pattes arrière de l'animal se recroquevillent lorsque l'homme le serre contre sa poitrine. De là où nous sommes, je distingue des yeux rouge foncé. On dirait des gouttes de sang.

— Le but que je poursuis avec ma petite Chimère, ajoute Pop en caressant le pelage blanc de l'animal et ses oreilles roses en forme de pétales, c'est remettre en cause notre définition de la pureté génétique et de l'altérité.

Dans la main de Pop, le cochon d'Inde se tortille, couine à la manière d'un jouet pour enfants.

— La protéine vert fluo, dit Pop, ne modifie qu'un seul des traits fondamentaux de la créature.

À ce moment précis, des cris retentissent dans le foyer. D'une voix tonitruante, Pop ajoute :

— Mais quelle importance on y attache, à ce petit trait-là !

Un manifestant lance des dépliants en l'air. Tout le monde se retourne. Une femme assise au bord de l'allée bondit et essaie de repousser une pancarte, mais elle perd pied et atterrit sur les genoux d'un type. Sur ces entrefaites, le colosse qui montait la garde à la porte entre en coup de vent, congestionné et rugissant.

— *Câlisse de tabarnak\** ! fait-il.

Roubi-Dou se tourne vers moi et sa cuisse effleure la mienne... J'ai envie de m'esquiver, je vous jure, mais ma jambe reste là où elle est.

— Sacré bordel, dit-il en se fendant d'un sourire.

— À qui le dis-tu, chuchoté-je.

Sur la scène, Pop a un geste en direction de la salle de projection. Les lumières s'éteignent d'un coup. Pendant quelques secondes, nous sommes dans l'obscurité la plus totale. Puis un déclic sonore se fait entendre. Un faisceau bleuâtre descend ensuite du toit.

Dans les bras de Pop, le cochon d'Inde tout blanc devient vert vif. Comme la crème de menthe. Comme un feu de circulation qui vous dit : allez-y. Comme la peau luisante du monstre de Frankenstein.

C'est très bizarre et franchement effrayant.

Et, contre toute attente, c'est pas mal beau.



## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier Antoine Tanguay, Tania Massault et Chloé Legault à Québec, Paul Gagné et Lori Saint-Martin à Montréal, Brigitte Bouchard à Paris, ainsi que Michael Schellenberg, Dean Cooke, Ron Eckel, Suzanne Brandreth et Anita Chong à Toronto.

## DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Sophie BEAUCHEMIN  
Une basse noblesse

Deni Y. BÉCHARD  
Remèdes pour la faim

Alexandre BOURBAKI  
Traité de balistique  
Grande plaine IV

Patrick BRISEBOIS  
Catéchèse

Eleanor CATTON  
Les Luminaires

Sébastien CHABOT  
Le chant des mouches

Richard DALLAIRE  
Les peaux cassées

Martine DESJARDINS  
Maleficium  
La chambre verte

Patrick deWITT  
Les frères Sisters

Nicolas DICKNER  
Nikolski  
Tarmac  
Le romancier portatif  
Six degrés de liberté

Nicolas DICKNER et  
Dominique FORTIER  
Révolutions

Christine EDDIE  
Les carnets de Douglas  
Parapluiés  
Je suis là

Max FÉRANDON  
Monsieur Ho  
Un lundi sans bruit  
Hors saison

Isabelle FOREST  
Les laboureurs du ciel

Dominique FORTIER  
Du bon usage des étoiles  
Les larmes de saint Laurent  
La porte du ciel  
Au péril de la mer

Steven GALLOWAY  
Le soldat de verre

Karoline GEORGES  
Sous béton  
Variations endogènes

Tom GILLING  
Miles et Isabel ou  
La belle envolée

Rawi HAGE  
Parfum de poussière  
Le cafard  
Carnaval

Clint HUTZULAK  
Point mort

Toni JORDAN  
Addition

Andrew KAUFMAN  
Minuscule  
Les Weird

Serge LAMOTHE  
Le Procès de Kafka et  
Le Prince de Miguasha (théâtre)  
Tarquimpol  
Les enfants lumière

**Lori LANSENS**

Les Filles  
Un si joli visage

**Margaret LAURENCE**

Une maison dans les nuages

**Catherine LEROUX**

La marche en forêt  
Le mur mitoyen  
Madame Victoria

**Marina LEWYCKA**

Une brève histoire du tracteur en Ukraine  
Deux caravanes  
Des adhésifs dans le monde moderne  
Traders, hippies et hamsters

**Annabel LYON**

Le juste milieu  
Une jeune fille sage

**Howard McCORD**

L'homme qui marchait  
sur la Lune

**Anne MICHAELS**

Le tombeau d'hiver

**Sean MICHAELS**

Corps conducteurs

**David MITCHELL**

Les mille automnes de Jacob de Zoet

**Claire MULLIGAN**

Dans le noir

**Elsa PÉPIN**

Les sanguines

**Marie Hélène POITRAS**

Griffintown

**Paul QUARRINGTON**

L'œil de Claire

**C S RICHARDSON**

La fin de l'alphabet  
L'empereur de Paris

**Diane SCHOEMPERLEN**

Encyclopédie du monde visible

**Emily SCHULTZ**

Les Blondes

**Neil SMITH**

Boo  
Big Bang

**Larry TREMBLAY**

Le Christ obèse  
L'orangerie

**Élise TURCOTTE**

Le parfum de la tubéreuse

**Hélène VACHON**

Attraction terrestre  
La manière Barrow

**Dan VYLETA**

Fenêtres sur la nuit  
La servante aux corneilles

**Sarah WATERS**

L'Indésirable  
Derrière la porte

**Thomas WHARTON**

Un jardin de papier  
Logogryphe

**Alissa YORK**

Effigie

## DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION CODA

**Alexandre BOURBAKI**

Traité de balistique

**Martine DESJARDINS**

Maleficium

L'évocation

**Patrick deWITT**

Les frères Sisters

**Nicolas DICKNER**

Nikolski

Tarmac

**Christine EDDIE**

Les carnets de Douglas

Parapluies

**Max FÉRANDON**

Monsieur Ho

**Dominique FORTIER**

Du bon usage des étoiles

Les larmes de saint Laurent

La porte du ciel

**Rawi HAGE**

Parfum de poussière

**Andrew KAUFMAN**

Tous mes amis sont des superhéros

**Lori LANSENS**

Les Filles

Un si joli visage

La ballade des adieux

**Margaret LAURENCE**

Le cycle de Manawaka

L'ange de pierre

Une divine plaisanterie

Ta maison est en feu

Un oiseau dans la maison

Les Devins

**Catherine LEROUX**

La marche en forêt

Le mur mitoyen

**Annabel LYON**

Le juste milieu

**Marie Hélène POITRAS**

Griffintown

**C S RICHARDSON**

La fin de l'alphabet

**Larry TREMBLAY**

Le Christ obèse

L'orangerie

**Thomas WHARTON**

Un jardin de papier



Composition : Hugues Skene  
Conception graphique : Antoine Tanguay et Hugues Skene (KX3 Communication)

Éditions Alto  
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1  
Québec (Québec) G1K 3A9  
[editionsalto.com](http://editionsalto.com)